

La note du docteur

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 32

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199498>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pu lo Diuste et cein finit pè lo vilho, po recoumeinci pè lo Frèderi lo dzo d'après.

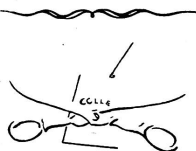
L'autra né, lo conseiller avai invitat lo menistre à soupà, ne sè trào porquieit! Sè sont don boutà à trabllia, et, devant d'eimpougni lo potson po poaisi la soupa deim la terrina, lo conseiller fà :

— Allein, Fardinand, fà la prihira ! l'est à té hoai !

Ma fai, ne sé pas se lo Fardinand sè geinavè d'ao menistre, àobin quiet; mà le bussè son frere Frèderi avoué lo càodo ein lài subllient à l'orolhe : « Dis-la vai por mé, té ! » Lo Frèderi, que se geinavè assebin, bussè lo Diuste, et lo Diuste ein fà atant ào Marque, dè manière et dè façon que ni lè z'ons ni lè z'auto ne sè tsaillessant dè derè la priyira devant lo menistre.

Adon, quand lo vilho conseiller cein vé, la coléra l'ài monté à la tita, sè laivè du dessus sa chaula et fà, ein roilleint avoué lo poeing su la trabllia :

— Adon, nion ne vâo priyi ! n'est-te pas 'na calamità, monsu lo menistre, d'avai quei quatro grands galapins que ne volliont ni lè z'ons ni lè z'auto derè la priyira, et n'est-te pas 'na vergogne dè mè vaire d'obedzi dè priyi por leu.... à me n'adzo !



La note du docteur. — Que va donner le roi Edouard VII à sir Frédéric Trèves, son médecin, qui, dit-on, l'a opéré avec une virtuosité admirable ?

Un joli denier, sans doute. Les médecins, en général, savent fort bien se faire payer. La santé est notre bien le plus précieux et la mort notre plus grande crainte. Estimant nous conserver l'une et nous défendre de l'autre, les médecins ont des titres exceptionnels à nos largesses. Et si nous faisons un peu la grimace, ils ont le droit de s'écrier : « De quoi donc vous plaignez-vous ? Sans nous, vous ne seriez, peut-être, plus de ce monde ! »

Que répliquer à cela ? Payer, en s'excusant du peu.

Quand il s'agit d'une tête couronnée, le coup de bistouri vaut une fortune.

Sir William Gull, qui sauva, en 1871, de la fièvre typhoïde, le prince de Galles, fut payé 250,000 francs.

Sir Morell Mackensie, appelé à soigner l'empereur Frédéric, reçut un demi-million d'honoraires.

Les trois médecins de la reine Victoria ont touché 60,000 francs chacun après sa dernière maladie. Ceux du roi Humbert d'Italie se sont partagé 100,000 lire, à deux, et ceux qui ont essayé de sauver le président Mac-Kinley avaient demandé des honoraires si... américains que le tribunal a dû intervenir.

Plus sage, le docteur Lapponi s'est contenté des 12,500 francs que lui a offerts le pape Léon XIII, il y a deux ans, pour l'avoir débarrassé d'un kyste.

Il fait bon, vous le voyez, se frotter aux têtes couronnées ; il en reste presque toujours quelque chose. Nous disons : presque, car

Toutes les couronnes ne sont pas d'or. En effet, parmi ces heureux monarques, il en est qui ne peuvent guère s'accorder le luxe d'un médecin de haute marque.

Si le roi d'Angleterre jouit d'une liste civile

de 470,000 livres, soit près de douze millions par an ; si le roi d'Italie a quelque dix millions de lire à dépenser annuellement ; si Nicolas II a une fortune personnelle d'au moins trente millions de revenus, par contre, un grand nombre de monarques tirent le diable par la queue.

Le sultan Abdul-Hamid, qui est censé recevoir de ses sujets 19,500,000 francs chaque année, en réalité, ne touche pas un centime.

Le roi de Portugal, lui aussi, est supposé recevoir 2,050,000 francs par an, mais il n'a pas été payé depuis bien des années ; il passe pour n'avoir aucune fortune.

Adolphe, grand-duc de Luxembourg, se trouve dans le même cas ou à peu près. En 1901, au lieu des 375,000 francs auxquels il avait droit, il n'a pu toucher que 3,700 francs.

Pour des raisons diverses, Alphonse XIII d'Espagne, Charles I^{er} de Roumanie, Alexandre de Serbie et Georges I^{er} de Grèce doivent se contenter de leur fortune personnelle.

En Chine, l'empereur Kwang-Su, non-seulement ne reçoit rien, mais il est obligé de payer de sa poche ses conseillers, les hauts dignitaires de sa cour et l'entretien de sa maison civile et militaire. Il est bon d'ajouter que l'impératrice douairière a su fort adroitement se faire allouer, depuis quelques années, une indemnité annuelle de 6,250,000 francs.

Parmi les roitelets, qui vivent sous la tutelle de l'Europe, le souverain actuel de l'Ouganda, que protège l'Angleterre, reçoit d'elle 17,500 francs.

Mais le plus pauvre des souverains, c'est le roi des îles Samoa. Placé sous le contrôle de l'Allemagne, cet infortuné monarque, qui règne mais ne gouverne pas, touche un maigre salaire de 56 francs par semaine.

A ces souverains-là, lorsque la maladie les visite, il faut un

Guérisseur modeste et désintéressé, tel le cheval du laboratoire bactériologique de la Havane, qui fournit le sérum antidiptérique aux différents hôpitaux de Cuba. Inoculé depuis 1895, ce cheval s'est laissé déjà soustraire 74,000 centimètres cubes de sérum. Il ne se plaint pas trop du traitement et donne courageusement son sang pour soulager l'humanité souffrante.

On a calculé que le cheval, dont nous parlons, a contribué à sauver 1,800 personnes de la terrible maladie.

Aussi, quand, à bout de forces, il ne pourra plus s'acquitter de sa mission, il trouvera, juste récompense de ses longs et loyaux services, un sûr et discret asile au clos d'équarrissage.

Un monde d'attractions. — Singulières créatures. — Curieuses nouveautés. — Extraordinaires succès. — Si on peut affirmer, sans crainte, que l'entreprise de spectacles de *Barnum et Bailey* est de tous points étonnante et admirable, on peut ajouter encore qu'elle est une grande source d'instruction, par la variété et le grand intérêt de tout ce qu'elle renferme. En dehors des représentations données régulièrement dans la tente principale, il y a une véritable avenue, bordée d'artistes d'une originalité sans pareille et qui contribuent beaucoup à l'animation et au caractère pittoresque de la tente des ménageries. On y voit des phénomènes humains qui ne manqueront pas d'amuser et d'intéresser le public par leur aspect anormal ou leur conformation étrange. Les programmes annoncent une merveilleuse série d'exercices et de créations nouvelles par de célèbres acrobates, gymnastes, équilibristes, trapézistes, athlètes, écuyers, clowns et pitres. Les animaux dressés ou ceux simplement exhibés sont innombrables. Ceux des animaux sauvages tenus en cage comprennent toutes les espèces de fauves et de grands carnassiers, ainsi que certains types rarissimes que l'on ne rencontre dans aucun de nos grands jardins zoologiques. Toutes ces merveilles et mille autres montrées au public voyagent avec leurs 12 tentes monstres, en 67 wagons spéciaux, et arriveront ici le 19 courant.

Le café-baromètre. — Lorsqu'on vous sert votre café et que vous y avez ajouté du sucre, attendez avant de remuer avec la cuiller.

Une petite mousse — que tout le monde connaît — se forme au centre de la surface du liquide, y reste quelques minutes, puis se dirige lentement de tous les côtés à la fois vers les bords : *signe de beau temps*.

Au contraire, la mousse se montre-t-elle à quelque distance du centre, puis se désagrège-t-elle rapidement et s'en va-t-elle vers le bord, d'un seul côté : *temps variable*.

Enfin, la mousse se présente-t-elle au centre, mais sans cohésion, divisée par petites bulles séparées, qui gagnent vite le bord de la tasse : *signe de pluie*.

Passe-temps. — Réponse au problème du n° 30.

21 élèves :		20 élèves :	
3 3 3		4 1 4	
3 3 3		1 1 1	
3 3 3		4 1 4	
28 élèves :		32 élèves :	
2 5 2		1 7 1	
5 5 5		7 7 7	
2 5 2		1 7 1	

On peut aussi avoir : 1^{er} cas, 26 élèves, 2^e cas, 22, 3^e cas, 30 et 4^e, 34 ; ou bien : 1^{er} cas, 23 élèves, 2^e, 19, 3^e, 27, et 4^e, 31. — Nous avons considéré comme justes toutes ces solutions, pour autant que la distribution des élèves dans les chambres donnait bien le chiffre 9 de chaque côté.

10 réponses justes. La prime est échue à M. C. Gerber, Langnau.

Boutades.

Au tribunal.

Le président demande au prévenu quelle est sa position sociale.

— Faiseur de tours en plein air...

— Mais ce n'est pas une profession cela !

— De quoi?... pas une profession!... Mince alors... Et M. Eiffel, donc?...

M. B. a depuis deux jours une nouvelle cuisinière. Il n'en est pas très satisfait.

— Voyons, lui dit-il hier, je veux faire un bon dîner ce soir. Que me conseillez-vous ?

— Je conseille à monsieur de dîner au restaurant.

En soirée.

Le maître de maison à un de ses invités qui a chanté :

— Vous êtes fort aimable, monsieur, d'avoir bien voulu prendre part à nos productions musicales.

L'invité. — Oh ! monsieur, je vous en prie... tout le plaisir... Il faut bien, n'est-ce pas, hurler quelquefois avec les loups.

Annonce mortuaire traduite d'un journal allemand :

« Mon pauvre fils Frantz a trouvé la mort en tombant du haut de l'église. Celui-là seulement qui connaît l'élévation de l'édifice pourra mesurer la profondeur de ma douleur. »

A table d'hôte, dans un de nos hôtels de montagne. Au dehors, la foudre gronde, la pluie tombe à torrents. Les dames, effrayées, poussent de petits cris à chaque roulement de tonnerre. Un Anglais raconte à sa voisine que se trouvant il y a quelques années en Italie, avec sa femme, la foudre entra dans la chambre où ils étaient en train de prendre le thé. Madame fut frappée et « rédoûte en poodre ».

— Ah ! mon Dieu, quelle horreur ! s'écrie la voisine, et qu'avez-vous fait, pauvre monsieur, qu'avez-vous dit ?

— Moâ?... Je avais sonné le groom et je avais dit : « John, mon ami, balayez milady. »

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillaou-Horwarz.